

déjà dit plusieurs fois. Les seules races canadiennes véritables sont celles qui nous sont venues de la Bretagne et de la Normandie, en même temps que les premiers colons du pays, et qui ont été conservées sans croisement aucun avec les races provenant d'Angleterre. Les vaches venant de la Bretagne étaient généralement beaucoup plus petites que celles de la Normandie et moins propres à l'engraissement. Ces deux races étaient excellentes au point de vue de la production économique du lait; celle de Normandie produisait également une viande de premier choix. Après des essais suivis pendant un grand nombre d'années, sur un troupeau



TYPE DU DURHAM.

considérable, comprenant des croisés ayrshires et durhams, des ayrshires pures, des croisés ayrshire-canadiens et des vaches canadiennes pur-sang, nous avons fini par nous convaincre que la race canadienne pur-sang bien choisie et bien nourrie est celle qui produit la plus grande quantité de beurre et de lait pour la nourriture consommée, et par conséquent, est la plus économique dans les circonstances où nous nous trouvons. Nous devons ajouter que pour arriver à cette conclusion, il nous a fallu vaincre de vieux préjugés qui nous avaient fait croire jusque-là que pour la production économique du beurre et du lait il nous fallait donner la préfé-

rence aux croisés ayrshire et durham ou aux ayrshires pures sur les races canadiennes.

A la convention américaine des éleveurs de Durhams, tenue tout récemment à Chicago, il a semblé admis qu'il n'est point profitable, en règle générale, d'élever du bétail pour la production de la viande, sur des terres dont la valeur excède \$50.00 de l'acre, mais qu'il vaut mieux pour ceux qui cultivent ces terres, acheter ces animaux à l'âge de 3 ou 4 ans, afin de les engraisser. Nous pensons que c'est là une question de première importance pour la plupart des cultivateurs de nos vieilles paroisses, dans la vallée du St. Laurent, et nous serions heureux d'avoir là-dessus, l'opinion de M. Benoit et des autres agronomes distingués, de notre Province.

Si l'on calcule ce qu'il en coûte d'élever un veau tel qu'il doit être nourri pour la production de la meilleure viande, et la consommation du même animal, jusqu'à l'âge de 3 ans, on verra qu'il est presque impossible d'y faire du profit au prix que valent ordinairement ces mêmes animaux sur nos marchés de Montréal et de Québec. Le prix moyen de bons bœufs demi-gras, depuis quelques années ne s'est guère élevé au-dessus de 2½ à 3½ centins la livre, poids vif (en vie), tandis que, les mêmes animaux, parfaitement engraisés ont valu de 4½ à 6 centins la livre, poids vif. Il y a, entre ces deux moyennes, une marge suffisante pour laisser ordinairement un bon profit aux cultivateurs intelligents qui savent donner au bétail les soins nécessaires. Il ne faut pas oublier, non plus, que le fumier produit par un animal à l'engrais, vaut au moins trois à quatre fois plus que celui donné par des animaux maigres et qui ne sont pas encore arrivés à leur croissance complète. Or, la production des fumiers est certainement ce qui doit donner, définitivement, le plus grand profit au cultivateur, puisque, avec les mêmes travaux, il obtiendra, au moyen du fumier, une production en céréales, foin, etc., du double en moyenne de ce que l'on obtient aujourd'hui, sur la plupart de nos terres épuisées.

Dans le même article, M. Benoit rejette les chevaux Percherons et il affirme que "dans dix ans nos enfants ignorent ce que c'est qu'un Percheron." Nous voudrions qu'ils ignorent ce qu'est un mauvais Percheron, mais nous leur souhaitons de se servir des excellents Percherons qui font la richesse de certaines contrées en France et qui sont aujourd'hui recherchés dans l'ouest des Etats-Unis. Cette race est certainement celle qui se rapproche le plus de notre race de chevaux canadiens, tout-à-fait disparue, pour les étalons du moins, et si regrettée. A ce sujet, nous renvoyons nos lecteurs à la description du percheron modèle faite par le *Agricultural Gazette*, d'Angleterre, et à la haute appréciation qu'on y lira. Venant d'un pays et d'un journal qui ne se distinguent pas d'ordinaire pour leur admiration des produits étrangers, cette appréciation ne saurait être suspecte.

Le type du Percheron Normand.

Nous traduisons de *The Agricultural Gazette*, de London, la description exacte qui suit d'un bon Percheron. Il est pitoyable que ceux qui ont été importés dans cette province il y a quelques années aient été choisis avec si peu de soin, le résultat ayant été préjudiciable au croisement de nos juments canadiennes avec le cheval qui lui convient le mieux. Dans les états de l'Ouest, pour lesquels un meilleur choix a été fait en France, les plus beaux résultats ont été obtenus, et les croisements avec le Percheron sont devenus très-populaires parmi les cultivateurs:

"Tête nette, osseuse et petite proportionnellement à la forme de l'animal; oreilles courtes, mobiles, droites et finement en pointe; yeux brillants, clairs, larges et saillants; front large; narines larges, ouvertes et rouges en dedans; mâchoires un peu larges; peau fine; lèvres fines; dents